

les rites pour l'Asie et l'Océanie. Mais le Directoire de Calcutta et les trois autres reconnaissent au-dessus d'eux, comme autorité spirituelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, dont le président est en réalité le souverain pontife de toutes les sectes occultes, disons le mot, l'anti-pape.

Ici encore, comme dans toute cette région du sud de l'Asie, la nature et les mœurs des habitants semblent prêter au satanisme et être comme le reflet de ce choix maudit.

On sait que la franc-maçonnerie affectionne surtout l'horrible, le macabre. Eh bien, à Calcutta, la mort se montre sous toutes ses formes. A côté des cataclysmes de la nature, inondations, ouragans et typhons, qui y sont comme la normale du temps, les grands fléaux, peste et choléra, y sont comme la normale de la santé. Ceux qui échappent aux éléments et aux épidémies, sont dévorés par les fauves ou piqués par les serpents. La superstition, qui pousse au suicide, achève le reste. Telles sont les causes de décadence de cette race indienne si ancienne, remontant presque sans mélange aux premiers âges du monde, si puissante par le nombre, mais si faible par son abaissement intellectuel. L'Inde a eu cette singulière fortune d'avoir été conquise sitôt connue et d'avoir toujours eu des maîtres.

Dans l'Inde on rencontre le cadavre à chaque pas : bûchers, où les suttees (veuves) se brûlent aujourd'hui encore, malgré tout, et qui fument dans le ciel ; Gange et Brahmapoutra, qui charrient dans leurs eaux limoneuses et empoisonnées les cadavres de parias que l'on y jette, et qui roulent, crevés, le ventre ballonné, jusqu'à la mer ; tours élevées, appelées "tours des morts," au sommet desquelles les parsis exposent les corps de leurs trépassés, entre ciel et terre, afin que les vautours, les gyps et gypaètes, viennent, pensent-ils, les transporter lambeaux par lambeaux au séjour des bienheureux ; plaine de Dappah, enfin, cet ossuaire gigantesque, où, par innombrables milliers, par plusieurs centaines de mille, pêle-mêle confondus, pourrissent au soleil les cadavres d'hommes et les charognes d'animaux, où une tête humaine côtoie le sabot d'un cheval, où sur le corps d'un homme, placé là comme par hasard, on rencontre des têtes de veau mort-né, d'éléphant, de tortue, comme en un formidable sabbat de pourritures et de squelettes.

Tout, en un mot, dans ce pays de pestilence, tout pue, obsède le cadavre.

La mort, et toujours la mort, sous toutes ses faces et sous tous ses aspects : humide et visqueuse, dans l'eau croupie ; carbonisée ou fumante, dans le feu, sous le ciel ; putréfiée et noire, sur le sol marécageux ; ou blanche d'ossements parsemés, comme une mosaïque funèbre, dans la terre sèche. Partout c'est encore la mort, et la mort païenne, bestiale, diabolique, pour dire la vérité ; car, si le chrétien aspire à la mort calme et décente, le luciférien, qui est le pire des fanatiques et qui se complaît dans l'horrible, recherche comme une volupté sainte le trépas cruel et se vautre à plaisir au sein des plus immondes putréfactions.

Et ici, de nouveau, je ne saurais trop prier le lecteur de ne pas croire à du roman ; tout ce que je dis et tout ce que j'aurai encore à dire, est de la plus scrupuleuse exactitude, de la plus scientifique vérité. Mais il est utile, indispensable de faire ressortir cela, de surmonter une légitime répugnance pour montrer cette mise en scène infernale, afin que l'on voie clairement qu'à travers les oripeaux dont les contes de pseudo-voyageurs l'ont parée, sous cette Inde de rajahs et de bayadères, s'exhibe l'Inde des fakirs, des sectateurs de l'esprit du mal ; et c'est là un tableau fidèle où apparaît très distinctement, écrite, non en hiéroglyphes, mais en caractères, en lettres bien nettes pour ceux qui savent voir et lire, la signature exécrable de Satan, peintre de ce fantasmagorique décor, suprême grand maître de ces populations dégradées, avilies depuis des siècles ; et toutes ces puanteurs respirent sa présence, exhalent sa manifestation permanente ; c'est bien là un des endroits du globe les plus propices à sa communication avec ses élus.

Vraiment, la franc-maçonnerie des arrière-loges ne pouvait trouver mieux que Calcutta pour y établir son directoire asiatique et océanien.

Entre chaque voyage, le *Meinum* restait douze jours dans le port de la capitale indienne, c'est-à-dire plus qu'il ne m'en fallait pour étudier, dans cette première excursion, les agissements des chefs inconnus de la secte internationale, et pour prendre le temps de mettre mes notes au clair, de consigner les résultats de mon enquête préliminaire.

Calcutta est aujourd'hui la plus grande ville de l'Inde, la plus peuplée, la plus riche. Elle n'est pas, elle ne sera jamais la métropole des Hindous ; il lui manquera, pour le devenir, le prestige des traditions et la poésie des grands souvenirs de l'histoire ; mais Calcutta est la capitale des Anglais ; c'est un bazar oriental, devenu comptoir-office.

Elle est située sur les rives du Bhagirati, auquel les Hindous ont conservé le nom brahmanique de Hougly. Etagée sur les bords du fleuve, la ville montre avec orgueil ses édifices européens, que le vieux sol de l'Inde s'étonne de porter ; des maisons en briques

s'alignent dans des rues symétriques, au-dessus desquelles pyramident les pagodes des temples, s'arrondissent les dômes des mosquées, dominant au loin. Au sud, on aperçoit la masse imposante du Fort William, symbole de la puissance des conquérants.

On n'a pas fait vingt pas dans la cité, que l'on se sent en plein bazar, en plein commerce ; spectacle que l'animation de la rue, la vue du fleuve ou des navires, se pressant, de toutes formes et de toutes dimensions, ne font qu'accentuer, attestant la fiévreuse activité du génie anglais, que rien n'arrête, que rien ne ralentit.

Mais, au sein même de ce mouvement, au milieu de ces splendeurs de la civilisation matérielle, l'homme est averti qu'il se trouve en présence d'une nature ennemie, que tout menace son existence, et que, s'il veut la conserver, chaque instant de sa vie qui est en péril est aussi une lutte. L'air qu'on y respire, chaud et humide, poisseux, suffoque ; l'eau des puits est sulfureuse et saumâtre ; le sol, plat et marécageux, s'affaisse sous le poids des maisons, dont les murs se lézardent et craquent ; et il suffirait d'un caprice du Gange, il suffirait d'un détour de l'Hougly, inclinant vers la droite, pour que la riche cité, pressée de toutes parts dans les bras perfides de ses mille canaux, fût changée tout à coup en une vaste mer, engloutissant sous le niveau de ses vagues l'orgueilleuse insolence des maîtres de l'Inde et la servitude des esclaves conquis.

Par sa situation de siège de l'un des quatre Directoires de la haute maçonnerie, Calcutta est un grand centre sectaire, où affluent et pullulent des membres de tous les rites ; ainsi qu'à Jérusalem les chrétiens de diverses églises se réunissent au Saint Sépulcre ; ici se coudoient, au grand temple maçonnique, le Kadosch du rite écossais et le Sublime Maître Choisi du rite de Royale-Arche, le Commandeur de l'Aigle Blanc et Noir du rite d'Hérodome et le Grand Inspecteur Parfait Initié du rite de l'Écossisme philosophique, le Frère Elu du rite johannite dit de Zinnendorf et le Frère de la Croix-Rouge du rite des Illuminés de Swedenborg, le Chevalier de la Ranouka du rite misraïmite et le Souverain Grand Maître ad Vitam du rite de Memphis, le Bon Cousin Grand Maître Carbonaro, chef d'une Haute Vente, et le Mage de la Nouvelle Rose-Croix, le Fakir luciférien et le Sublime et Discret Vengeur de la San-Ho-Hoei chinoise, le Chevalier Templier du Lessingbund et le Hiérarque du Palladium Ré-Théurgiste Optimate ; en d'autres termes, Calcutta est un des principaux lieux de rendez-vous de tous les sectaires occultistes qui ont juré l'anéantissement du catholicisme, de tous les maçons des hauts grades, qui, par une initiation à eux réservée, connaissent le secret des secrets, savoir : que le grand architecte de l'univers n'est autre que Lucifer-Dieu.

Dans ce pays où règne extérieurement le protestantisme anglais, favorisant cet épanouissement ne l'occultisme sataniste, les conquérants sont, d'autre part, tenus en échec par d'autres sociétés secrètes, celles-ci indiennes et patriotes, depuis les Thugs ou étran-gleurs, qui existent toujours, jusqu'aux Brahmanis, continuateurs de Tippoo et de Nana-Saëb, qui rêvent la revanche, la liberté, qui ont fait le serment d'affranchir de la domination étrangère le sol de leur patrie.

La société des Thugs a, depuis longtemps, sa réputation faite. On sait que les Indiens qui en font partie se vouent tout spécialement à la déesse Khali, et que, d'après leur théorie religieuse, plus on offre de victimes à cette déesse, plus on arrive facilement au ciel, à la condition toutefois que les sacrifices offerts soient non sanglants ; d'où le procédé du foulard ou de la corde, c'est-à-dire l'étranglement.

J'ai eu l'occasion de causer longuement avec un des chefs de cette secte redoutée, lequel fut mon passager, se rendant de Calcutta à Madras, où l'on avait annoncé une arrivée de caravane très nombreuse d'Européens et, en particulier, d'Anglais. Cet homme m'a vraiment étonné par son érudition, son calme, sa distinction.

Loin d'être des brigands, tuant pour voler, les Thugs sont, à leur manière, des patriotes, farouches, implacables, fanatiques ; en effet, ce sont surtout les étrangers qu'ils assassinent, et, d'après leur superstition, le meurtre d'un Anglais compte double auprès de Khali ; l'étranglement des envahisseurs du territoire sacré de l'Inde est leur façon de gagner des indulgences ; le Thug qui a étranglé cinq Anglaises enceintes est du coup sacré et se croit définitivement sauvé, destiné infailliblement au paradis de Brahma.

Quelque temps après le voyage de ce chef thug dont je viens de parler, j'appris que toute la caravane anglaise nouvellement arrivée à Madras avait disparu. Le gouvernement local fit le silence sur cette affaire, et l'on répandit le bruit qu'elle s'était noyée dans un torrent par l'imprudence des guides qui la conduisaient et qui avaient eux-mêmes péri. Le fait était vrai ; mais ce qu'on ne disait pas, ce que le lieutenant gouverneur cachait avec soin, c'était que Madras était le centre de la secte des Thugs-Noyeurs, une variété des étran-gleurs, ainsi que mon terrible passager me l'avait expliqué.

Des Brahmanis, qui sont des patriotes combattant loyalement les conquérants avides et odieux, leur tenant tête, à visage découvert, je n'ai rien à dire, sinon qu'ils sont souvent, dans leurs insur-